

Y a-t-il des règles plus précises applicables à ce premier acte des campagnes modernes ? Évidemment non.

Il ressort clairement des leçons de l'histoire que ce moment est, plus que d'autres, soumis aux hasards de l'inconnu, et qu'en pareil cas les résolutions doivent dépendre des circonstances.

Mais il n'est pas douteux que, dès le début des rassemblements, la préoccupation des premiers combats s'impose. Il faut donc songer au moyen d'aborder l'ennemi en forces, sur un terrain avantageux, et surtout avec une énergie, une volonté de vaincre qui soient sans limites. Dès lors aussi, par conséquent, l'échelonnement des forces doit être calculé en vue d'un effort unique, l'attaque des forces opposées avec tous les corps disponibles, avec la plus grande vigueur, avec une ardeur et une ténacité qui n'ont qu'un objectif : la victoire.

§ 5. — MARCHES STRATÉGIQUES.

I. — Définition des marches.

On a appelé *marches stratégiques* celles que les armées entreprennent pour se porter soit de leurs bases de concentration sur un premier objectif, soit d'un objectif sur un autre.

A ce titre, les mouvements qui s'exécutent entre les zones de concentration et les frontières ennemies rentrent aussi dans la catégorie des marches stratégiques. Mais, comme on l'a déjà fait ressortir, ces premières opérations empruntent aux conditions actuelles de la guerre un caractère spécial qui exigeait une étude à part. Il reste maintenant à envisager les marches stratégiques à un point de vue général.

Leur importance n'a pas besoin d'être démontrée ; ce sont elles qui conduisent les armées aux batailles décisives. Par conséquent, ce sont leurs directions et leurs

dispositifs qui permettent d'aborder l'ennemi avec plus ou moins d'avantages. Leur influence sur les résultats d'une campagne est considérable ; et l'on peut dire qu'elles sont, après les combats, les opérations les plus importantes de la guerre.

On ne saurait donc trop les approfondir, ni rechercher avec trop de soin les principes qui président à leur exécution.

Depuis le commencement du siècle, ces principes ont subi peu de changements. C'est ce qui explique comment, dans ses combinaisons de 1866 et de 1870, le feld-maréchal de Moltke semble souvent s'être inspiré des règles qui furent en usage pendant les guerres de la République et de l'Empire. Pour nous, c'est encore cette glorieuse époque qui nous offre à cet égard les enseignements les plus complets. C'est donc à elle qu'il faut se reporter quand on veut entreprendre une étude sérieuse et pratique. En recherchant ensuite dans des campagnes plus récentes quelle a été l'application de ces mêmes principes, en examinant les résultats qu'ils ont donnés et ceux qu'a produits leur oubli, on sera à peu près sûr d'avoir envisagé, au point de vue des marches, les faits de guerre les plus saillants.

On a vu que dans l'offensive une armée doit, après sa concentration, se porter résolument en avant, franchir la frontière, chercher la principale masse ennemie, l'attaquer partout où elle la trouve, la battre et la refouler.

Mais quelle sera sa tâche le lendemain de son premier combat ? Doit-elle poursuivre ? Lui faut-il marcher sur une capitale ? sur une grande ville voisine ? Quelle direction donner à ses colonnes ? L'inconnu se dresse devant elle, et le problème ordinaire de la guerre, la recherche des renseignements, s'impose de nouveau. Souvent le contact sera perdu, et, pour savoir ce qu'il va résoudre, le général en chef s'adresse une question qu'il se posera presque chaque jour désormais : *Où est l'ennemi ?*

Il lui faudra ensuite se reporter au but général de la guerre, qui est la destruction de l'adversaire, et pour cela marcher de nouveau sur lui.

Après Spicheren, quoique la cavalerie prussienne n'eût pas perdu le contact sur la Sarre comme dans les Vosges, les renseignements qu'elle fournit n'étaient pas assez précis pour permettre au généralissime de prendre une résolution. Ce fut le 9 août seulement que sa pensée fut fixée. Dès lors son ordre de marche fut aussitôt lancé. Il commençait par ces mots :

« Les renseignements recueillis font supposer que l'ennemi s'est retiré derrière la Moselle ou, éventuellement, derrière la Seille.

« Les trois armées allemandes suivront ce mouvement, etc. »

Cet ordre nous montre que dans toute marche d'armée ou de groupe d'armées, il faut d'abord déterminer l'objectif de marche, puis en conclure la direction. Dans une étude de ces opérations au point de vue stratégique, il sera donc logique de procéder de même.

II. — Objectifs et directions de marche.

Presque toutes les guerres du commencement du siècle ont donné lieu à des marches bien combinées. Parmi les plus remarquables, on a toujours cité celles de 1805 et de 1806. Elles sont assez connues pour qu'il suffise de les rappeler.

1^o Campagne de 1805. — Au début de cette campagne, l'armée des côtes de la Manche se rendit sur le Rhin, pendant que les corps d'armée stationnés en Hollande et dans le Hanovre se portaient sur le Mein. Ce mouvement est resté célèbre. Les marches qui en résultèrent furent de véritables marches de concentration qui ne répondent plus aux conditions de la guerre moderne. Elles s'accomplirent

au milieu de circonstances extrêmement favorables, qu'il serait impossible de retrouver aujourd'hui. On peut donc les négliger et s'arrêter à celles qui les ont suivies.

Dès que la guerre fut résolue, la première pensée de Napoléon fut de savoir où étaient les forces ennemies. Lorsqu'il apprit que les Russes étaient encore en Moravie, tandis que les Autrichiens s'étaient portés sur l'Iller, le but de ses futures marches se trouva défini. L'ennemi avait commis une faute en divisant ses forces ; il fallait en profiter. Pour cela Napoléon allait s'efforcer de maintenir d'abord la séparation qui existait entre les deux masses ennemies, puis de saisir les communications de la masse la plus rapprochée sans découvrir les siennes. La direction à donner à ses colonnes était dès lors indiquée. Les objectifs de marche qui répondaient à ces combinaisons devaient être les points de passage du Danube, par lesquels les armées ennemies pouvaient correspondre et d'où l'on menaçait directement les lignes de retraite de l'armée autrichienne. Ces points étaient Günzbourg, Ingolstadt, Neubourg, Donauwerth et Ratisbonne. De là ces marches stratégiques si admirées, qui portèrent la Grande Armée sur le Danube, en aval d'Ulm, et lui permirent quelques jours après d'exécuter sur les derrières de l'ennemi une série de manœuvres qui amenèrent sa capitulation.

Campagne de 1806. — Le but de Napoléon était le même que l'année précédente. Il voulait couper l'ennemi de ses communications. Il lui fallait, par conséquent, gagner l'aile gauche qui les couvrait, et, s'il parvenait à la déborder, il aurait réussi.

Ce fut donc cette gauche et les points d'Iéna, Naumbourg, Leipzig, sur lesquels elle s'appuyait, qui devaient servir d'objectifs de marche et de direction à ses colonnes.

De là cette marche stratégique en trois colonnes, dirigée d'abord sur Plauen, Schleiz et Saalfeld, puis sur Iéna.